

Hier, à Paris : +30°. Beau temps. Probabilités pour aujourd'hui : Vent variable, faible, ciel demi-couvert, brumeux. Température : A Paris, maximum +29°. Soleil : lev. 6 h., couch. 19 h. 44. Lune : Nouvelle le 21; P. Q. le 28.

## ENTRE FEMMES Si nous parlions d'amour...

Donc, nous n'avons pas trouvé le bonheur en nous affranchissant. Il nous fallait apprendre que, pour nous, femmes, le bonheur, ce n'est jamais que l'amour. Mais l'amour exige un climat que nous ne lui donnons plus.

Il a besoin, d'abord, d'admirer... Et cette remarque, seule, aujourd'hui, risque de faire sourire. Admire un homme ? Quelle est celle d'entre nous qui, par l'intelligence, le travail, l'initiative, ne se sente l'égal de l'homme ?

Surtout, l'amour n'existe pas sans la tendresse.

Saurions-nous, encore, être tendres ? En aurions-nous le temps parmi les obligations quotidiennes qui nous saisissent ?

Car nous ne sommes pas totalement fautive...

N'importe ! L'amour a changé de visage parce que les femmes ont changé, fût-ce en apparence, elles aussi.

Cette faillite du cœur ne les laisse pas moins désorientées, comme il arrive quand on commence à souffrir d'un enfant dont on s'était mal occupé...

Au lieu de récriminer, que ne tentons-nous de racheter dans la mesure du possible une erreur où nous avons part ?

Nous nous sommes trompées, imaginant que des diplômes, des succès de carrière, remplacerait pour nous la douceur d'appuyer notre front contre une tutélaire épaule.

Oh ! j'entends ! les féministes se récrient !

Les féministes ont leurs raisons. Elles veulent siéger à la Chambre. Elles s'y occuperont, promettent-elles, de la protection de l'enfance, de l'hygiène, etc... Beau zèle en puissance que des esprits chagrins assimilent à la charité d'une certaine catégorie de femmes capables de tricoter pour les pauvres en laissant leurs maris porter des chaussettes à trous.

Mais, pour celles que n'exalte aucune visée parlementaire et qui ne souhaitent qu'être heureuses un peu, le programme est différent.

Compte-t-il le mariage d'amour ?

On objectera d'abord que ne se marie pas qui veut. Certes. Et nous n'ignorons pas qu'il convient de tenir compte du manque d'hommes. Toutefois, sur ce dernier point, l'équilibre proportionnel va se rétablir. La génération qu'épargna 1914 a poussé.

Seulement, il ne semble pas que nos modernes Agnès soient attirées beaucoup vers leurs contemporains du même âge.

— Je n'aime pas les jeunes gens ! est une phrase qu'elles répètent volontiers.

Molière, écrivant de nos jours *L'École des Femmes* eut dû renverser les rôles. Elles n'aiment pas les jeunes gens parce qu'elles les jugent cyniques et brutaux. Aveuglées par leur propre jeunesse, elles ne discernent pas la foncière candeur qui sommeille au cœur de nos petits arrivistes.

D'autre part, ces jeunes filles ont vu d'assez près un certain côté de la vie. Soit qu'il s'agisse des dernières oisives à qui le « flirt » et les libertés actuelles ne laissent plus grand-chose à apprendre, soit qu'il s'agisse des laborieuses. « Avant de travailler, avouait la charmante préposée au téléphone d'une vaste administration, je croyais que les maris infidèles constituaient une affreuse exception. Ah ! bien oui ! Deux jours au standard ont modifié mes idées là-dessus ».

On ne saurait déplorer, absolument cette expérience sans doute protectrice. Il n'en est pas moins vrai que, reçue à l'âge où les impressions sont fortes et les jugements définitifs, elle pousse les jeunes filles à voir dans le mariage — uniquement — une assurance de sécurité matérielle.

Mais, — reprend l'objecteur — vos mariages d'amour ne réussissent pas mieux ?

Peut-être, si l'on donne, au mot amour sa signification passionnelle. Le durable amour est celui qui repose, aussi sur l'union des âmes. Vérité première que l'on ose à peine formuler tant elle suscite d'ironie.

Et cependant, qui n'envierait ces couples privilégiés pour qui l'amour demeure une chose très sacrée ?

Rarement, ils s'interrogent : « M'aimez-vous ? »

Il n'est pas à mettre leur mutuelle confiance aux enchères.

Traverseront-ils toute la vie sans orage ?

Non...

Mais alors, loin de les désunir l'épreuve qui pourrait être offerte à l'un d'eux scellera leur plus haut amour.

Hélas ! Nous avons tant habitué les hommes à la dangereuse camaraderie.

Ou bien, nous avons tant admis la meurtrière violence. Si nous essayons, malgré tout, de reprendre entre nos bras, le petit dieu pervers et de l'y bercer, avec les douces chansons de jadis ?

Jean Portail.

## La grève de la batellerie est terminée

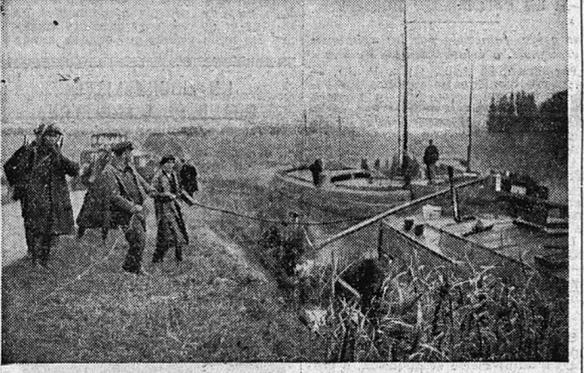
### Le grand barrage d'Eragny a été disloqué après six heures de travail



Le préfet de Seine-et-Oise, M. Bonnefoy-Sibour, s'entretient avec un délégué des mariniers



Les gardes mobiles, au réveil, hier matin, devant les péniches



Des mariniers dégagent eux-mêmes leurs péniches



Sur le chemin de halage



Le barrage, maintenant, est rompu

M. Paganon, ministre des Travaux publics, à l'habileté et à l'esprit de conciliation duquel tous les intéressés ont tenu à rendre hommage, a été avisé téléphoniquement, hier après-midi, par le comité de grève, réuni à Chauny, que l'assemblée générale des mariniers avait ratifié, à la quasi unanimité, l'accord passé la veille dans son cabinet.

Il a été décidé que la navigation effective reprendrait demain à 8 heures du matin, la journée d'aujourd'hui devant être consacrée à la remise en état des bateaux et à la dislocation volontaire des barrages subsistants.

Les représentants des bateliers ont demandé, en outre, à M. Paganon qu'une conférence technique ait lieu dans le courant de l'après-midi, sous la présidence de M. Soleil, ingénieur en chef de la navigation, pour fixer, d'accord

## Ce que Hitler ne raconte pas dans "Mein Kampf"

### Un ami de jeunesse du Führer évoque des souvenirs pittoresques

M. Reinhold Hanisch, graveur de son métier et qui fut le compagnon d'Adolf Hitler, il y a près d'un quart de siècle, raconte dans la *Wiener Sonn- und Montagzeitung*, comment il battit le pavé, à la conquête du pays de chaque jour, avec celui qui, depuis, est devenu le maître de l'Allemagne. Ces souvenirs, pour ne point être très tendres à l'égard du chef nazi, nous le montrent déjà fanatique des choses de la politique et déjà dévoré d'ambitions.

M. Hanisch n'a pas aussi bien réussi que son compère. Il est toujours, selon sa propre expression, « un pauvre diable » et il habite encore l'humble mansarde qu'il partageait autrefois avec le Führer.

C'est au mois d'août 1909 que les deux hommes se rencontrèrent. Après avoir erré en vain à travers les rues de Vienne, Hanisch avait échoué dans un asile de nuit, derrière la gare du Sud. Il avait pour voisin de lit un jeune homme misérablement vêtu, mais portant : Hitler, celui que plus tard on devait surnommer : le bel Adolf. Les deux « clochards » — comment les nommer autrement ? — lièrent conversation. Ils se racontèrent leurs malheurs. Et Hitler — qui déjà parlait de l'Anschluss — confessa que depuis plusieurs jours il n'avait vécu que de mendicité. Hanisch, ému par cette misère qui dépassait la sienne, partagea avec son nouvel ami un quignon de pain qui lui restait.

Dès le lendemain, les deux hommes se mettent en quête de quelque nourriture. Ils s'en vont dans une soupe populaire dirigée par des nonnes, se réconfortent et tirent des plans sur la comète pour gagner quelques sous. « Qu'est-ce que tu sais faire ? » demande Hanisch à Hitler. « Moi, répond fièrement celui-ci, je suis peintre ! ». De fait, Hitler avait essayé d'entrer à l'école des Beaux-Arts de Vienne. Son manque de talent lui en avait fermé les portes.

Jusqu'à l'hiver les deux pauvres héros vécurent tant bien que mal en faisant des corvées : ils allaient dans les gares, portaient des bagages, ouvraient des portières. Parfois on leur donnait des tapls à battre. Dans les chantiers de construction on les employait à décharger des briques et des sacs de ciment. Ils « bricolaient » et gagnaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

L'hiver venu, ils furent sauvés du pire destin grâce à l'amitié d'un contremaître à la compagnie des tramways viennois qui les fit embaucher dans une équipe d'ouvriers chargés de débayer la neige. Chassés de l'asile de nuit où ils avaient fait un trop long séjour, ils s'installèrent dans une sorte de refuge pour hommes où ils payaient deux florins de loyer par semaine.

Hitler soucieux d'améliorer l'ordinaire proposa alors à son compagnon de se livrer à la fabrication de vieux tableaux. Il assura avoir découvert un procédé grâce auquel, en soumettant à la chaleur des toiles peintes à l'huile on leur donnait une matière imitant à s'y méprendre celle du temps. Hanisch qui ne tenait point à attirer l'attention de la police, refusa tout net. Il fallait trouver autre chose. On se mit d'accord pour constituer une société destinée à la fabrication et à la vente des cartes postales peintes à la main. Adolf fabriquerait, Reinhold écoulerait. Il ne manquait que le capital. Comment acquérir du carton et des couleurs ? Hitler écrivit à sa sœur — avec laquelle il n'entretenait par ailleurs aucune relation épistolaire — pour lui demander quelque argent. Avec les quelques couronnes que la jeune femme envoya on se mit au travail. Pour commencer l'association se révéla fructueuse. Les cartes postales se vendaient bien. Mais le peintre ne tarda pas à se fatiguer. Dès qu'il eut quelques sous devant lui il s'arrêta de travailler passant son temps à lire d'innombrables journaux et à discuter politique. Rappelé à l'ordre par Hanisch il consentit à reprendre le pinceau à condition que l'on abandonnerait la carte postale pour le tableau à l'aquarelle. Ce fut une ère de prospérité. Les aquarelles de Hitler se vendaient bien : cinq, six, voire dix couronnes pièce. La fortune ! Le futur chancelier consacrait presque tout ce qui lui revenait à acheter des journaux et des revues. Chaque jour il se passionnait davantage pour les choses de la politique.

Il n'est si bons amis qui ne se quittent. Un jour vint la brouille. Hitler, se croyant toujours un grand artiste avait entrepris de faire une vaste aquarelle. Il avait pris pour sujet le Parlement de Vienne. « Nous en tirerons au moins cinquante couronnes, assurait-il ». Le chef-d'œuvre terminé, Hanisch se mit en campagne pour essayer de le vendre. Il s'en fut chez les grands marchands de Ring qui, tous lui rivent au nez. Bienôt les associés n'eurent plus le sou. A contre-cœur, Hitler consentit à laisser vendre son aquarelle au meilleur prix. Hanisch en tira péniblement douze couronnes. Furieux, dépit, Hitler accusa son ami de mensonge : « Tu as vendu mon Parlement beaucoup plus cher et tu ne me le dis pas pour n'être pas obligé de partager avec moi, tu es un voleur ! ». Les deux hommes se séparèrent. Ils se retrouvèrent devant le juge : Hitler avait porté plainte contre Hanisch.

Contre Hanisch qui avait partagé avec lui son dernier morceau de pain.

Jean Guignebert.

## LA PARRICIDE de la rue de Madagascar échappe à toutes les recherches

### L'enquête n'a fait aucun progrès

### En raison de son état moral on a dû placer Mme Nozière dans une chambre isolée

Malgré les recherches activement menées par les inspecteurs Grippo et Verrier, sous la direction du brigadier-chef Moreux, Violette Nozière est restée introuvable, hier encore. Et l'on se demande comment cette gamine de dix-huit ans peut tenir en équilibre la véritable armée d'inspecteurs et de gendarmes qui la poursuit jour et nuit. Si certains policiers pensent que le parricide s'est donné la mort, d'autres, plus nombreux, ne peuvent admettre que Violette ait eu l'audace de rester à Paris, et trouvent, mettant à profit le temps dont elle a pu disposer, elle s'est enfuie en province, dans une direction malheureusement inconnue. Enfin il en est d'autres qui supposent que la meurtrière est simplement cachée dans une maison de la capitale, où elle est hébergée par l'un de ses nombreux amis.

De toutes ces opinions, laquelle est la bonne ? Voilà ce que les inspecteurs ont tenté hier d'établir. Or, à la suite de nouveaux renseignements obtenus, chacune de ces hypothèses devait, pour un temps, se révéler plus ou moins exacte pour, finalement, n'aboutir à rien du tout.

### Une femme se jette dans la Seine

Au cours de la nuit de vendredi à samedi, vers une heure du matin, les gardiens de la paix Baret et Lebas, du IV<sup>e</sup> arrondissement, étaient avertis par M. Germain Beaudenoit, marchand de journaux 87, rue Pascal, qu'une femme, vêtue de vêtements sombres, venait de se jeter dans la Seine, en face le numéro 1 du quai de l'Hôtel-de-Ville. La brigade fluviale aussitôt alertée effectua immédiatement des recherches et M. Dornio, commissaire de police du quartier Saint-Gervais, faisait connaître ce suicide à son collègue M. Gueudet, commissaire de police du quartier de Picpus, chargé de rechercher Violette Nozière, car le marchand de journaux avait déclaré : « La silhouette de la femme que j'ai vue se jeter dans le fleuve correspond assez bien au signalement de la jeune parricide que la police recherche ».

Or, en fin d'après-midi, les agents de la brigade fluviale retirèrent de la Seine le cadavre d'une femme, celui d'une pau-



La photo la plus récente de Violette Nozière

vre, qui ne ressemble en rien à Violette Nozière. Faut-il croire qu'au cours de la même nuit, sur la même rive, deux femmes se soient précipitées dans la Seine ? Cela paraît bien improbable.

(Voir la suite en cinquième page.)

## Rentrant au Portugal le « Sagres » a quitté Brest

Brest, 26 Août. — Le voilier *Sagres*, école des Midships portugais, qui était à Brest depuis quelques jours, a quitté le port ce matin. Sa croisière est terminée et le voilier-école regagne le Portugal.

## Aux Vérités de La Palisse

Pour M. Marceau Pivert, la grève insurrectionnelle en cas de guerre est un devoir qui s'impose au socialiste et il ne doit même pas chercher à savoir si son pays est ou n'est point l'agresseur.

On voudrait pouvoir écrire que cette théorie est singulière. On ne le peut pas. Beaucoup de socialistes pensent là-dessus, paraît-il, comme M. Marceau Pivert.

M. Grumbach, socialiste d'Alsace, lui, pense autrement.

« Et si Hitler nous attaque, a-t-il dit à M. Pivert, que feras-tu ? »

M. Pivert n'a pas daigné répondre. Faut-il croire que son silence est un aveu ou que M. Pivert se trouve moins sûr de lui en face de l'abstraction concrète que de l'hypothèse abstraite ? On n'ose se prononcer.

De toute manière il serait plus sage que M. Pivert ne proclamât pas à l'avance son pacifisme intégral. Même quand on est décidé à recevoir des coups sans les rendre, à se laisser piller et tuer sans se défendre, il vaut mieux ne pas le crier sur les toits. C'est encourager l'agresseur que de l'avertir qu'il ne risque rien.

M. Pivert a-t-il pensé à cela ? Il semble que non. Au fait, ce Pivert n'est peut-être qu'une linotte !

Monsieur de La Palisse.

## Le Sultan du Maroc déjeune à l'Elysée



Le Sultan, suivi de Si Mameri et de Si Kaddour ben Ghabrit, sort du palais après sa réception par M. Lebrun. (Texte en deuxième page)

## LE "JOSEPH-LE-BRIX" AUX TUILERIES



L'arrivée de Codos et Rossi, acclamés par la foule

L'avion de Rossi et Codos, le *Joseph-Le-Brix*, qui d'un coup d'aile revint l'Amérique à l'Orient, est, depuis hier midi, exposé aux Tuileries.

Un vaste hangar en bois et toile rapidement édifié, abrite le monoplane de 25 mètres d'envergure et de plus de 5 mètres de hauteur.

Nombreux ont été hier les Parisiens, qui, après avoir suivi non sans anxiété les péripéties de la glorieuse randonnée aérienne, sont venus défiler devant la magnifique bolidé aérien.

Il est à noter que le produit des entrées — de 8 heures à midi : 1 franc ; de midi à 19 heures : 2 francs ; enfants et militaires : 0,50 — sera entièrement

## Les Courses de Deauville

par Maryse Choisy

Il y a deux sortes de gens ici (et ailleurs) : ceux qui vous disent : « Moi, je gagne tout ce que je veux aux courses. Mais ensuite je perds tout ce que j'ai gagné au bacara ».

Il y a d'autres, au contraire, qui vous assurent : « Au bacara, qui vous assure ? ». Au bacara, on peut se défendre. On peut gagner une somme égale à celle qu'on risque. Tandis qu'aux courses on ne retrouve jamais que 5 % de son argent en courant des risques immenses.

Il y a aussi la dame qui ne vient pas pour jouer, mais pour faire photographier sa toilette. Le champ de courses de Deauville est très propice pour le sport des grands couturiers. Il est petit. On y est vu aisément. Il est fleuri. Il est charmant. Il est tout près du Casino. On peut facilement y aller à pied. Mais les snobs prennent quand même une voiture. Seulement, comme le parc des voitures est assez éloigné (comme dans tous les champs de courses), il y a autant de footing à faire du parc des voitures que du casino. Et personne, au passage — fut-il Sherlock Holmes — ne saurait vraiment dire si tel élégant est venu en Rolls ou à pied. Mais la logique des snobs est très particulière...

Depuis huit jours les femmes du monde levaient les yeux au ciel pour savoir s'il leur permettrait de mettre une belle toilette aux courses. Le ciel ne disait ni oui ni non. C'est un ciel normand. Il fait battre les cœurs jusqu'au dernier moment, exaspère les nerfs par la pluie et puis, en surprise, projette sur tous les potins deauvillais un beau soleil de cinéma. C'est que les demoiselles de mœurs légères ont innové en cet art de grâce des robes d'organdi. L'organdi est une espèce d'étoffe qui a l'air d'être du papier. Le soleil lui-même n'a pas de quoi déjeuner là-dessus. Quant à la pluie... Mais ne parlons pas de malheurs.

Les femmes du monde, elles, ne

veulent pas se laisser convertir au papier. Ça dure depuis Longchamp déjà, cette lutte entre l'organdi-papier et l'étafon-or, c'est-à-dire en matière d'étoffes, la soie, la laine pour les sportives, le voile imprimé et autres feuilles de vigne connues depuis Eve. C'est curieux, depuis la guerre il n'y a plus cette distinction

dont parlent nos mères : la robe des femmes honnêtes et la toilette des femmes... moins honnêtes. Tout se confond dans le même uniforme ordonné par la haute couture. Eh bien, depuis l'invention des robes d'organdi, cette lutte a recommencé sournoise, souterraine, invisible et



La princesse de Faucigny-Lucinge, au pesage



Dans l'animation du pesage

